

Il y a

et autres poèmes

par André Spire

Il y a

Pauvres,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.
Mes livres, mon Dieu, m'avaient parlé de vous.
Je suis parti vers vous pour vous porter ma force.
Mais j'ai vu vos dos ronds, vos genoux arqués,
Vos yeux de chien battu qui guettaient ma main.
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a votre paume creuse entre nous.

Riches,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.
Mes poètes, mes peintres m'avaient parlé de vous.
Je suis parti pour vous porter mes chants.
J'ai vu vos cols glacés sur vos cous raides,
Et vos yeux qui guettaient ma main,
Ma main trop peu obéissante.
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a vos yeux vides entre nous.

Femmes,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.
Je suis parti pour vous porter mon front.
Vous discutiez avec votre lingère.
Vous avez promené un tube sur vos lèvres,
Et vos yeux n'ont pas vu ma main,
Ma main tremblante.

- 241 -

Numéro 3

2012



Femmes,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a trop de rouge gras entre nous.

Enfants,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je ne suis pas parti vers vous.
Aucun de vous n'a fatigué mes bras ni mes genoux.
Aucun de vous n'a détourné ma main qui écrivait
Et n'a jeté de l'encre sur ma page.
Enfants, petits enfants,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a trop de baisers, pas donnés, entre nous.

Novembre 1911

Retour

A Maurice Martin du Gard

*Et cela s'incline avec une dévotion
hypocrite, ou cela se gonfle avec
outrecuidance.*

Henri Heine

« Bonjour, Monsieur,
Comment va Madame votre grand'mère ?
Et l'Usine ? Arrivez-vous à trouver des matières premières ?
Avez-vous obtenu des ouvriers militaires ?
En êtes-vous content ?
Ils filent doux, hein, maintenant !
Plus d'inspection du travail, plus de questions de salaires, plus de grèves !
Et s'ils rouspètent, on les fait renvoyer au front !
Avez-vous des nouvelles de Monsieur votre beau-frère ?
Ne trouve-t-il pas le temps trop long, si loin des siens ?
Est-il en bonne santé, et pas trop exposé ?

Ainsi me parlent ces gens !
Ces bonnes gens, qui, lorsque j'avais les tempes mieux garnies,
Les yeux plus clairs, le cœur moins essoufflé,
Défendaient à leur fils de me parler.

Moi, j'en souffrais. On est bête à cet âge.
Sous la lumière colchique des bougies Jablochkov,
Eux trouvaient des danseuses au bal des Femmes de France,
Des filles de juge, d'officier, d'avocat, d'avoué...
Pour dégourdir mes jambes il fallait me rabattre
Sur Clotilde, la fille blonde du professeur de gymnastique,
Une excentrique qui mettait des gratte-culs dans ses cheveux,
Et le souper, j'allais le prendre à la brasserie du Centre,
Avec le gros van Pohr, le fils du ferblantier.

D'avoir trop bu trop de bocks
Van Pohr est mort...
Clotilde est grand'mère.
La place du Beffroi, malgré les obus, est toujours la même,
« Bonjour, Monsieur, me disent-ils devant le café-glacier,
Avec ses quatre-vingt-neuf ans, Madame votre grand'mère est, ma foi, bien allante;
Toujours bonne, toujours aimable comme son frère.
Et vos neveux, les voilà maintenant capitaines !
Toujours dans le Nord ? Toujours vaillants. Et pas trop exposés ?
Cher Monsieur, quand venez-vous, chez nous, prendre le thé ? »

Innocents ! Ils croient que j'oublie,
Parce que, vers ce pays béat, une guerre me ramène
Comme un gibier chassé revient à son lancé;
Parce qu'au milieu d'eux j'ai appris à dire :
Mon cher Président, mon cher Directeur;
Qu'aux blagues des Représentants je sais m'esclaffer
Et fais queue, dans les antichambres
Des Acheteurs des grands magasins;

Que je sais serrer un prix de revient,
Glisser dans un marché des clauses ambiguës,
Dicter un courrier, lire un inventaire,
Et même, jeter sur le pavé un pauvre hère;
Parce que, maintenant, je sais que de l'or
De l'or, il y en a plein le monde,
Et que ça appartient aux gens raisonnables
Qui couchent tous les soirs avec leurs épouses,
Et, de temps en temps, avec la bonne aussi;

Parce que je suis gras d'être assis,
Que mes gestes sont lourds sur mes mollets maigres,
Que j'ai le front ridé de petits soucis,
Le teint jaune, les pommettes bouffies, les lèvres pâles,
Et des pochons sous les yeux,
Ils croient que j'oublie.

« Bonjour Monsieur, me disent-ils,
Rue des Beaux-Arts devant la Caserne des Pompiers,
Mon frère le Général est à peu près remis de sa blessure.
Il doit venir passer un ou deux jours ici.
Vous nous ferez, j'espère, le plaisir de dîner chez nous avec lui. »

Imbéciles !
Parce que mes yeux sourient,
Ma nuque approuve,
Et ma bouche ne leur jette pas de crachats,
Ils croient que je suis de leur monde,
De leur bande...Ils croient que j'oublie
Et Clotilde,
Et le gros van Pohr, le fils du ferblantier.

Somewhere, février 1915

Moi ! moi !

*« Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu, je te rends grâce de ce
que je ne suis pas comme le reste des hommes... »*

Luc

Nous aimions.
Nous admirions vos usines, vos ports,
Vos cargos, votre audace,
Et vos papiers hygiéniques !

Lorsque nous souffrions de vous coudoyer dans les hôtels,
Avec vos chapeaux verts, vos lodens, vos jumelles,
Vos gros rires et votre grosse politesse,

Nous pensions :
Ils sont jeunes;
Il y a cinquante ans à peine qu'ils comptent en Europe.
Faisons semblant de ne pas voir, pendant un siècle ou deux.

Ils ont des sables, avec des pommes de terre et de la bière,
Nous, des collines de pierre à fusil et des vignes,
Leurs femmes ont des tas d'enfants et de grosses poitrines,
Les nôtres, le ventre levretté et de fines chevilles ;
Mais, sois béni, Seigneur,
Qui a donné au monde la diversité !

Chacun sa tâche !
Ils font, pour nous, des fiches, des objectifs photographiques,
De la musique, et des couleurs d'alizarine ;
Nous, nous faisons du blé, des fruits, des fleurs,
De la peinture probe et des romans sobres, pour eux.

Qu'ils creusent des tunnels, qu'ils écrasent leurs villes
De bourses, de marchés, de gares modern style,
De théâtres perpendiculaires à métopes plaquées
Sur du ciment armé,
Et nous rêvons sous les voûtes romanes du cloître
Saint-Trophime.

Qu'ils entreprennent, qu'ils fondent, qu'ils parcourent le monde,
Qu'ils ceignent de rails, de lignes maritimes,
Qu'ils s'empiffrent, qu'ils trinquent, tirent leurs bordées dans les escales,
Et nous, prenons notre soupe aux légumes et notre bol de crème,
Assis devant la porte de notre petite ferme,
Avec notre ménagère et nos deux fils.

Le grain germe,
L'herbe lève,
La moissonneuse fauche,
Le lierre cache les toits et la mousse des arbres,
L'estomac s'alourdit et les reins se détendent...
Ils apprendront comme nous la vanité de toutes les possessions.

Nous aussi, nous avons joué le jeu de la grande politique,
 Nos rois ont taillé plus d'une croupière à leurs margraves,
 Acheté leurs électeurs, entretenu les querelles de leurs principicules,
 Et naguère, nous suivîmes un nommé Bonaparte
 Qui nous fit patauger, un peu trop en long et en large,
 Sur les terres d'autrui,
 Et puis, dut nous ramener assez penauds vers nos frontières.

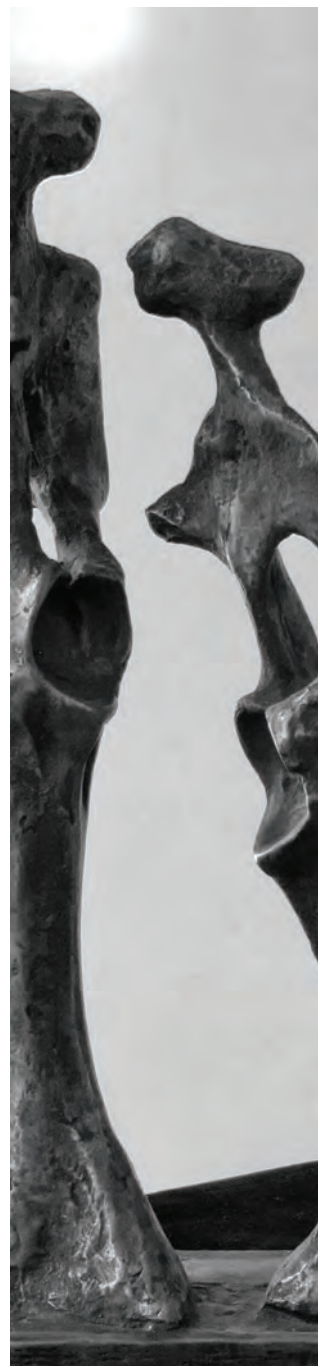
Nous aussi, nous avons installé des comptoirs sur les côtes,
 Lancé des routes à travers les sables du désert,
 Protégé des tribus, déposé des sultans,
 Enfumé des rebelles ;
 Pour des zones d'influences prêté notre finance,
 Expédié des canons aux petites puissances,
 Avec des missions militaires, pour leur apprendre à s'en servir.

Mais le monde vieillit,
 Le monde devient sage,
 Il se fait doux, si doux, qu'il en écœure,
 Et chacun se serrera pour leur faire une place,
 S'ils daignent nous parler sans relever leur moustache,
 Et sans dire, en portant la main à leurs gros sabres ;
 Prends mes produits ou meurs, ou donne-moi tes colonies !

Nous rêvions, nous aimions.
 Nous vous laissions fonder, chez nous, vos hôtels, vos agences,
 Vox journaux, vos fabriques, vos maisons, vos quartiers,
 Nous vous donnions des billets de faveur et des exemplaires de luxe de nos livres,
 Nous vous aurions donné même notre chemise,
 Si nous avions pu empêcher nos côtes et nos gorges de rire
 Lorsque, sous les plis chauves, de vos nuques pâteuses,
 Vos bouches opposaient, à votre bâtardise,
 Le sang pur et la blonde dolichocéphalie de vos grands-pères.

Alors vous vous êtes jetés sur nous !

Nous aimions.
 Nous pardonnions encore.



On les pousse, on les force, pensions-nous.
Ils sont lents, ils mettront plus de temps que nous à s'en apercevoir,
Et puis, qu'est-ce que quelques murailles croulantes,
Quelques pauvres hameaux à demi-désertés,
Et quelques misérables existences d'esclaves
Qui se font massacrer pour un lopin de terre,
Et n'ont pas su mourir pour séparer les frères égarés.

Mais vos hordes marchaient, toujours obéissantes,
Écrasant, en chantant, nos églises, nos livres,
Incendiant nos musées,
Nous imposant des lois que, venant de nos chefs,
Nous aurions accueillies à coups de pierre ou de fusil.

C'en est trop ! Au secours !
Qu'on nous aide, qu'on nous sauve !
Qu'il soit béni le front qui voudra nous guider !
Et quoi qu'il nous commande,
Et d'où viennent ses hommes,
La honte en soit sur vous !

Alors, précédés de trombones, de grosses caisses,
Et de chanteurs de café-concert,
Vinrent vers nous, les mains tendues, mais les yeux pleins d'ironie,
Et de triomphe,
Des messieurs un peu mûrs, suivis d'un long cortège,
D'écrivains déchirant les poésies de Gœthe,
De musiciens brisant le buste de Wagner,
De gosses portant sur des litières des effigies de rois,
Sur des coussins, des sceaux, des titres et des chartes,
De militaires couverts de galons et de croix !
De croquants célébrant l'exclusive beauté de leur colline,
De marchands demandant des tarifs protecteurs et des primes,
De commis-voyageurs vantant leur marque unique,
Et, le buste en avant, comme, dans le salon d'une maison publique,
Une fille qui se penche hors du cercle des autres,
Les deux mains sous les reins, en criant : Moi !.. Moi !

- 247 -

Nancy, janvier 1916-mai 1917

2012

Blâmont

Quand j'allais en vacances
 À Blâmont-en-Lorraine,
 Le coq me réveillait,
 Le coq dans le soleil,
 Les poules dans les corbeilles
 Du jardin de ma grand'mère
 Où y-avai-t-un lilas, un figuier et un thuya.

Quand le troupeau rentrait,
 Agneaux suivant leurs mères,
 Je pensais à la laine
 Où mes deux mains plongeaient,
 Aux matelas douilletts
 Du pays de ma grand'mère
 Où y-avai-t-un lilas, un figuier et un thuya.

Quand j'allais à l'étable
 Où le veau roux tétait,
 Je pensais aux prairies
 Où bientôt il brouterait,
 Aux seaux blancs et au lait
 Du pays de ma grand'mère
 Où y-avai-t-un lilas, un figuier et un thuya.

Lorsque j'allais en plaine
 Voir les bœufs labourer,
 Les bœufs fauves, les bœufs beiges,
 Qui me semblaient éternels,
 Je pensais aux brioches
 Du pays de ma grand'mère
 Où y-avai-t-un lilas, un figuier et un thuya.

La maison est à bas,
 Le pays est par terre,
 Les laboureurs tués ;

J'essaye de chanter
 Chanter comme naguère;
 Mais je ne peux penser
 Qu'au couteau, qu'au boucher.
 Je ne peux plus penser
 Qu'aux couteaux du boucher,
 A son tablier rouge,
 Aux moutons égorgés,
 Aux croque-morts, au cimetière
 Du pays de ma grand'mère
 Où y-avait-un lilas, un figuier et un thuya.

20 août 1918

Et demain

« *Les marchands, parmi les peuples, sifflent sur toi.* »
 Ezéchiel

Ainsi, tu vas l'avoir, ton rêve,
 Ta Société des Nations !
 Le loup et l'agneau brouteront ensemble,
 Le lion, comme le bœuf, mangera de la paille,
 Et un petit enfant les conduira.
 De nos épées nous forgerons des socs,
 Du fer de nos lances des serpes ;
 Et l'on n'apprendra plus la guerre.¹

Et voilà !
 Il a fallu dix millions d'hommes,
 Dix millions d'hommes couchés à terre,
 Sanglants, percés, ouverts ;
 Râlant, sans une goutte d'eau pour leur fièvre,
 Sans un baiser pour leurs lèvres,
 Il a fallu dix millions d'hommes
 Pour ce vieux rêve d'enfant,
 Cette chose si simple.

Produire et vendre,
 Acheter, et garder,

¹ On reconnaîtra dans cette strophe une traduction libre d'Ésaïe, LXV, 25 et II, 4.

Et donner, et rêver,
 Et écrire, et sculpter, et peindre
 Et laisser son voisin tranquille,
 C'était donc hélas ! si difficile !
 Mais chaque fois qu'un peuple, après fortune faite,
 S'installait, et disait aux autres :
 « Maintenant, tout est bien;
 Soyez doux, soyez justes,
 Respectez notre bien, »
 Un autre sentait ses muscles se durcir,
 Sa main devenir plus agile,
 Sa plume plus adroite,
 Son fer plus incisif,
 Et, à son tour, voyait le vieux souffle endormi
 Monter de terre,
 Tourbillonner son sable et sa chaleur,
 Et le prendre et lui dire :
 « Commande !
 Tu es le plus grand, le meilleur,
 Tu es le Soleil du monde.
 Les autres doivent se chauffer à ton feu.
 Et s'ils refusent
 Tu les brûles. »

Dix millions d'hommes ont suffi !
 Dix millions d'hommes, dix millions d'hommes !

Tu vas l'avoir ta Société des Nations !
 Chacun va livrer ses armes,
 Chacun va livrer ses bateaux,
 Plus de heurts, plus de chocs, plus de haines !
 Plus de querelles, même entre frères !
 Nous allons ouvrir un grand livre
 Nous allons peser toutes choses
 Dans une surprecise balance ;
 Pour le juste, la récompense,
 Pour le méchant, la peine juste.
 Et le fils ne payera plus pour la faute du père.

Dix millions d'hommes, dix millions d'hommes !
Que c'est peu, mon Dieu ! que c'est peu !
Pour cette chose si précieuse.

Ah ! fonde-la bien, ta Société des Nations !
Défends-la contre toutes les têtes !
Défends-la contre tous les poings !
Réfléchis, médite, délibère.
Pèse tes lettres, tes signes, tes lignes ;
Serre tes mots, écrase tes mots.
Crée des débats, des procédures,
Des contrepoids, des garanties,
Des défenses, des interdits,
Des tribunaux, des Grands Conseils,
Ta Cour Suprême ;
Et réglemente, ligote ;
Et ne va pas oublier surtout
La formule exécutoire.

N'oublie rien, n'oublie personne.
Le féodal, le militaire
Qui t'humiliaient, te saignaient,
Tu les as, dociles, sous ta botte,
Avec leurs croix et leurs galons ;
Mais sois prudent, prends bien garde,
Le moindre oubli peut gâter tout.
Fais tout comparaître à ta barre.
Envoie par toute la terre
Des enquêteurs, des inspecteurs, des contrôleurs,
Des procureurs et des huissiers,
Qui explorent, devinent, recherchent,
Qui fouillent dans toutes les soupentes,
Dans les greniers, les galetas,
Sous tous les fronts, dans tous les cœurs.

Tu sais bien qu'une fois... une fois...
Une marraine froissée
Prédit que la fille du roi,
Si elle touchait un fuseau,



- 251 -

Se percerait la main et mourrait.

Tu sais bien qu'aussitôt le roi
Publia, dans tout son royaume,
Qu'il interdisait, par édit,
À toutes les femmes de filer
Et même de garder, chez soi,
Un fuseau,
Sous peine de la vie.

Les sergents et les hommes d'armes
Furent la quête des fuseaux ;
Les amassèrent, les entassèrent,
En montèrent un grand bûcher,

Mais les sergents, dans leurs rondes,
Oublièrent une petite tour
Où, dans une petite chambre,
Une vieille, qui ne savait lire
Et qui ne sortait jamais,
Continuait à filer.

Un beau jour, la jeune princesse,
En jouant, grimpa dans la tour...

Regarde, derrière son comptoir,
Le prudent, l'aimable marchand.
Il écrit. Il ouvre des lettres ;
Il classe ; il étale ; il offre ;
Il sollicite ;
Il sourit :

« Ta victoire, c'est ma victoire.
Je sers, j'unis les nations.
Ce que tu fais bien, je l'achète ;
Tes roses, tes rubans, tes robes ;
Et je te rapporte, en échange,
Ce que les autres font bien :

Du coton, du lin, de la laine,
De l'encens, de l'indigo,
De la pourpre et de la réglisse,
De la cannelle, de la muscade,
Des dattes, des clous de girofles,
Des grenades, des pamplemousses,
Des poires au sirop, des ox-tongues,
Les lards blancs et les huiles d'or... »

Ah ! digère, mon ami, digère !
Il est docile, ton serviteur.
Il te suit, il te couve, il t'aime ;
Il surveille tous tes désirs ;
Et, si tu le peux, pour lui plaire,
Enfle, exagère, accélère,
Le circulus digestif.
Il est là, si humble, qui guette,
Dès que ton corps se délivre
Il se dresse pour te l'emplir.
Et si tu as besoin, pour ton rire,
De la mousse des vins légers,
Du café pour ta somnolence,
Pour ta fatigue des alcools,
De la cocaïne pour ton rêve,
De la morphine pour ta douleur,
Il te l'apporte ; tu es libre !

Que lui importe que tu trembles,
Pourvu que sa femelle mange
Et qu'elle allaite ses petits ;
Qu'elle ait du charbon dans sa cave
Et du pétrole dans sa lampe ;

Qu'elle ait, un jour, deux servantes,
Une chambre à coucher Louis-Seize,
Une salle à manger Henry-Deux,
Et plus tard un maître d'hôtel ;
Un sautoir de trois cents perles,
Des smyrnes dans son antichambre,

Des gobelins dans ses salons.

Qu'elle préside, au moins, une œuvre,
Passe juin en Normandie,
Octobre à Saint-Jean-de-Luz.

Qu'il ait une quarante HP huit cylindres;
Un château Empire dans l'Oise,
Une chasse dans le Loiret ;

Que les Ministres visitent
Ses fabriques, ses entrepôts;
Qu'à ses thés les Académies,
La bouche pleine de petits gâteaux,
Sous ses faux Memlings, lui disent :

« Tu es le Soleil du monde.
Les autres hommes, tous les autres,
Doivent se chauffer à tes rayons.
Leurs rivages, leurs collines, leurs plaines,
Qu'en ont-ils fait, qu'en feront-ils ?

Pousses-y tes navires, tes routes,
Tes conduites d'eau, tes rails, tes gares,
S'ils résistent, nous avons des feuilles ;
Ce que nous y disons dix fois,
Le Peuple croit que c'est sa voix.
S'ils résistent, demande-nous des hommes,
Des lance-flammes et des canons. »

Et demain, les jeunes filles,
Et demain, les mères pleureront.

Janvier-février 1919

Possession

Une lumière dans la nuit.
Une voix par la fenêtre ouverte.

Chante, chante, jeune fille,
Un homme passe sur le chemin !

Un homme qui ne t'a jamais vue,
Qui ne verra jamais tes lèvres,
Ni tes vêtements, ni ta chair.

Qui s'arrête un instant, s'accoude,
Ecoute, et pleure, et repart.

Et qui emporte, au bout du monde,
Et pour bien des jours, pour toujours,
Ce soir, ce ciel, cette fenêtre,
Et cette lumière : ta voix.

Dans la forêt

Dans la forêt de Saint-Germain
Il y a des perdreaux, des lapins ;

Dans la forêt de Fontainebleau
Des biches et les grandes ombres du château ;

Dans la forêt de Chantilly
Des lads et les Académies ;

Dans les bois de Saint-Cloud-Meudon
Fleurettes, rubans et jupons.

Mais il n'y a dans mon cœur
Qu'un seul amour, un seul amour...



Mon vieil amour, mal guéri, pour ce Dieu
Trop grand pour l'homme, et trop pareil à l'homme,
Ce Dieu, notre ombre, incertaine et fugace...

Et sans qui notre vie n'est que feu et que cendres.

Buées

à Ludmila Savitzky

Je t'ai vue, Montagne, je t'ai vue,
Des eaux du lac, où je ramais
Par cette calme matinée,
Montagne, engainée, noyée
Dans un aquarium d'air bleu,
Je t'ai vue, modelée, caressée,
Par la main aimante d'un dieu.

Sous les flottantes buées
Qu'il laissait traîner sur tes flancs,
Je voyais passer ses doigts fluides
Inclinant, composant tes pentes,
Tes courbes, tes dômes et ton faite,
Des rives où fument les prairies
Jusqu'au ciel pâle où tu te perds.

Je le voyais, groupant les nues,
Les menant, docile pastel,
Vers tes falaises et vers tes neiges,
Comme une femme rousse, effrayée
De l'état trop cru de sa chair,
Sous les gazes de soie, la voile.

Des frissons turquoises où mes rames
Semblaient pelleter des trésors,
Je voyais son geste éternel,
Sous les cercles des hirondelles,
Ordonnant, rassemblant pour moi, toutes les nuances de la terre,
Toutes les ombres, tous les velours.
Petites vagues, roseaux, prairies,

Ceuvre d'un plan et d'un vouloir,
Forêts, sentiers, châteaux, cimes
Confondus dans le matin frais,
Etiez-vous des choses encore,
Ou bien le signe, la copie
D'un séjour plus pur, plus réel,
Où l'âme retrouve l'Idée,
Où les Sages, délivrés des corps,
Bienheureux devisent, contemplent ?

Mais tes ombres horizontales
S'abaissent, s'écrasent ;
Tes nimbes meurent ;
Le ciel, tout blanc de soleil,
Boit tes nuées et tes nuances ;
Tu es toute vêtue de jour.
Je vois ton socle, je vois tes crêtes,
Tes pics, tes pointes, tes arêtes,
Tes cassures, tes éboulis,
Tes séracs, tes glaces, tes crevasses,
Montagne hérissée, casquée,
Je te vois dans ton éclat dur.

Ah ! beauté, beauté sauvage,
Où sont tes tendres couleurs ?
Tes roches me disent ton âge,
Tes premiers siècles déchirés,
Tes chutes, tes haltes, tes voyages,
Toute l'histoire de ton hasard,
O toi, non créée, surgie
Du fond incréé des mers,
Et qui, sans cesse, t'émiettes
Au gré du gel et du soleil,
Toi, moribonde, qui entraîne,
Vers les plaines et les océans,
Tes terres et nos âmes qui s'usent;
O Montagne, précise, nue,
Dévoilée, désenchantée,
Où est donc la main de ton Dieu ?

Ces poèmes sont extraits de *Fournisseurs*,
Éditions du Monde Nouveau, 1923.





Ruth Adler, *La Danse*. Bronze.
Détails pages 246, 251, 255.
Photographie de Guy Braun.